





PHILIPPE MERMOD

# Les Gnomons

Nouvelles

*brumerge*

À mon frère Kevin

ISBN : 978-2-917745-02-1

philippe@mermod.com

© 2007 Philippe Mermod

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1er de l'article 40), la loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration. Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

# Table des matières

Puissance zéro . . . . .	7
Archéologie de l'esprit . . . . .	12
Lumière à l'envers . . . . .	29
Le monde des triangles . . . . .	31
Une réunion cosmique . . . . .	42
Histoire d'un grain de poussière . . . . .	46
La vie active d'un phallus puant . . . . .	51
Fiche personnelle . . . . .	54
Le désir du hjortron . . . . .	56
Le mammouth . . . . .	63
Gnomes . . . . .	77
Je suis une tache de sperme . . . . .	100



## Puissance zéro



Peut-on imaginer qu'il n'y ait rien ? Que rien n'existe ? Et qu'au milieu de ce rien, il n'y ait toujours rien, pas même l'indice d'un tout petit truc de rien du tout ?

Parce que, si jamais on trouve quelque chose dans ce néant, alors ce quelque chose devient tout. Par comparaison avec le rien, même un tout petit truc de rien du tout devient si gigantesque qu'il remplit tout l'univers.

Ainsi, dans ce cosmos né de rien et qui devient si gigantesque, on peut trouver toutes sortes de choses.

Il y a les dieux, par exemple. Ils forment une harmonie, ils emplissent tout, ils savent tout. Au milieu de leur magnifique jardin de lumière, ils conversent, se font des compliments, profitent de l'infinité. Ils sont si beaux ! D'autant que, purs et innocents, ils n'en sont pas conscients.

Parmi eux, il y a un dieu un petit peu spécial car il n'est pas tout à fait satisfait. Il nourrit cette insatisfaction : elle lui procure du plaisir, du fait qu'elle représente une expérience inédite. Les autres dieux, qui sont en lui et ressentent par lui puisqu'ils forment un tout indissociable, sont perplexes. Ils aiment ça, car c'est une sensation nouvelle. On pourrait croire que les choses en resteraient là, étant donné que tout le monde semble satisfait de la vague insatisfaction du dieu mécontent.

Mais non. Pour se satisfaire de son mécontentement, le dieu mécontent doit le vivre pleinement. Il essaie donc d'échapper à l'influence euphorique des autres dieux. Il tâche de se séparer d'eux. Mais plus il essaie, et plus il ressent au contraire le lien qui les unifie tous, à travers la joie des autres à l'appa-



rition d'une richesse insoupçonnée de sentiments nouveaux. Ce n'est donc pas suffisant.

Il invente alors une dimension, l'espace, qui permet de mieux séparer les choses. Il se réfugie dans un recoin reculé de l'univers. Là-bas, les autres dieux viennent le féliciter de son ingéniosité. Aussi loin qu'il aille, il entend encore une musique céleste, la célébration du bonheur des dieux. Cela le remplit de fierté ; il se sent presque satisfait. Presque. S'il veut vraiment être fidèle à lui-même, il doit trouver moyen de s'isoler complètement.

Alors, il inventa une autre dimension : le temps. Tout d'un coup, il lui devint possible de s'éloigner des autres si vite qu'ils ne retrouvèrent plus sa trace. Il courut, cria, virevolta, rit à gorge déployée de son triomphe. « Ça, ça doit leur en boucher un coin. »

Subitement, le dieu mécontent se sentit seul. Il s'était égaré. « Ohé ! » cria-t-il. « Il y a quelqu'un ? » Le son de sa propre voix se perdit au loin. Où étaient-ils tous passés ? Il eut soudain peur. Il se mit à chercher partout, paniqué, puis furieux, puis désespéré. Il pleura et pleura son malheur. « Ce n'est

pas juste ! » s'écria-il entre deux sanglots.  
« Pourquoi faut-il cela ? »

Une fois mis en branle, pas moyen d'arrêter le temps, ni de revenir en arrière. C'est la nature du temps. Dieu était condamné à attendre. Une attente bien décourageante, car c'était uniquement dans l'éternité qu'il pouvait espérer rejoindre l'ordre ultime des choses dont il était originaire. Sa seule consolation, c'était que les autres dieux, et le tout dont il s'était séparé, devaient être plus heureux que jamais, car à travers son regard, ils s'étaient enfin affirmés leur propre existence.

Mais à force d'attendre, il oublia cela. Il oublia qu'il faisait partie du tout, et dans son oubli, qui le séparait plus que jamais de ce tout, il s'imagina que son univers d'espace et de temps était tout ce qui existait. Il se crut dieu unique, aux pouvoirs absolus. Il créa un jardin merveilleux où il se prélassa en compagnie de divines créatures.

Très vite, il s'ennuya et se rendit compte de son manque d'imagination. Il inventa alors les contrastes. Lumière et obscurité, faiblesse et puissance, bonté et cruauté,

il s'en donna à coeur joie et testa tous les contraires jusqu'à leurs extrêmes. Ses mondes prirent du dynamisme : déchirés, turbulents, explosifs... ces mélanges de contraires rendirent possible la création spontanée d'entités éphémères.

Lorsqu'il se retrouva à cours d'idées, Dieu créa une machine qui définissait aléatoirement les lois de ses univers. De cette machine émergèrent toutes sortes de mondes farfelus, la plupart stériles. Ce que Dieu n'avait pas prévu, c'est que parmi cette myriade d'univers grotesques, un univers particulier sortit de la machine... un univers de néant. Où il n'y avait rien, absolument rien, pas même l'indice d'un tout petit truc de rien du tout...

## Archéologie de l'esprit



Fillibert m'avait paru sympathique. Nous avions fait connaissance au parc de jeux : en plaisantant, nous avons constaté que nous étions les seuls hommes au milieu d'un monde de mères et d'enfants. Nos deux petits garçons avaient bien joué ensemble. J'avais accepté son invitation sans hésitation : il n'habitait pas trop loin et j'avais pensé que cela ferait du bien à Sébastien (à moi aussi, d'ailleurs) de fréquenter un nouveau copain.

Par une belle journée d'été ensoleillée, je me retrouvai donc devant le porche de sa

maison. Une drôle de maison, à vrai dire : très haute et très étroite, et sans fenêtres. Le jardin se résumait à une grande surface de pelouse bien tondue où poussaient des arbres fruitiers. Sébastien, insouciant, alla appuyer sur le bouton de la sonnette. Je me sentais nerveux et plein d'appréhension : de quoi allions-nous parler ? Entre mon travail de bureau et ma vie de famille, j'avais perdu l'habitude d'un partage intime avec un ami.

Je fus distrait de mes pensées lorsque la sonnette s'avéra être un mélange étrange de bruitages synthétiques ; puis, la lourde porte de bois massif à deux battants s'ouvrit toute seule vers l'intérieur. Une lumière particulière animait cette maison, ou plutôt, une multitude de petites lumières aux couleurs subtiles émanant de partout à la fois. L'accueil chaleureux que me fit Fillibert dissipa instantanément mes doutes.

– Mon ami ! Bienvenue chez moi ! Tu verras, ici on est un peu originaux, mais on a du coeur. Bonjour, Sébastien ! Tu veux voir ce que fait Maurice ? Je crois qu'il est sur la terrasse.

Fillibert entraîna tout naturellement mon fils, sans même le laisser ôter ses chaussures, à travers le hall et le salon pour ressortir de l'autre côté par la porte entrouverte du jardin.

– Tiens, dit Fillibert, on va s'installer au salon, comme ça on peut causer tranquillement tout en gardant un oeil sur les garçons. Tu veux boire quelque chose ? J'ai de l'eau, du lait, des jus de fruits, du thé, du café, et une boisson africaine à base d'oseille.

Il était déjà dans la cuisine lorsqu'il ajouta :

– Et je crois bien que... oui ! Super ! Il reste un peu de tarte à la cerise. C'est ma femme qui l'a préparée hier soir avec les cerises du jardin.

– Je prendrais bien de la tarte à la cerise et un jus d'orange, s'il te plaît.

– C'est parti ! Mais attention que Maurice ne la voie pas : ça le distrairait de son jeu !

Il y avait beaucoup d'objets de curiosité dans la maison de Fillibert : des statues en tous genres étaient posées aux endroits les plus incongrus ; dans la cuisine, je pouvais apercevoir des étagères de bo-

caux dont le contenu ne se laissait pas deviner ; mais ce qui attira mon attention immédiate fut la grande bibliothèque truffée de toutes petites lampes qui éclairaient différentes sections de différentes couleurs et intensités. J'adore examiner la bibliothèque des gens, et celle-ci me captiva tout particulièrement. Le rayon de plus lumineux avait un ton verdâtre ; j'y reconnus instantanément plusieurs titres de romans de science-fiction que j'avais lus comme adolescent.

Fillibert revint de la cuisine avec un plateau, qu'il posa sur la table du salon, entre une pie empaillée et une statuette représentant un athlète grec sur le point de lancer un javelot.

– Ah ! Toi, on dirait que tu repères tout de suite ce qui est intéressant, remarqua-t-il.

– C'est toi qui as bricolé toutes ces lampes ?

– Oui, je ne t'avais pas dit que j'étais électricien ? Enfin, tu vois, il se trouve que j'ai une sorte de fascination obsessionnelle pour les lumières de couleurs. J'en rêve même souvent la nuit. Bizarre, non ? Mais on a tous nos petites lubies, pas vrai ?

– Moi, je rêve souvent que je suis un poisson. Je nage toujours plus profond, jusqu'à ce que j'atteigne un lieu de silence et d'obscurité absolus, et là, je me sens bien.

Fillibert rit de bon coeur.

– Alors, tu devrais faire de la plongée en apnée. Tu as déjà essayé ?

– Non, mais je n'ai pas trop envie. J'ai toujours eu peur de l'eau, ce qui fait que je n'ai jamais appris à nager. En plus, j'ai de l'asthme.

– Ça alors ! Je serai toujours épaté par le paradoxe qu'est l'esprit humain. Tu rêves que tu es un poisson et trouves ça agréable, mais tu as peur de l'eau ? Non, n'essaie pas de m'expliquer. En fait, si on y réfléchit bien, c'est tout naturel. Dans beaucoup d'anciennes cultures asiatiques, le paradoxe est à la base de tout, il est considéré comme sacré.

– Et en physique quantique, on peut considérer une particule comme étant dans deux différents états simultanément.

– Oui, j'en ai entendu parler, mais je n'ai jamais vraiment compris ce phénomène. Mais tu crois qu'on peut comparer un être humain avec une particule ?



– Je ne sais pas. Peut-être que si l'essence même de l'univers obéit à certaines lois, alors nous devons aussi être affectés.

– Mais nous vivons à un autre niveau. À mon avis, nous sommes calqués sur lois de l'univers qui nous entoure, à l'échelle humaine. Par exemple, on ne vit pas dans l'eau, et donc on ne ressemble pas à des poissons. En fait, ça me fait penser à un truc que je n'ai compris que récemment : si l'être humain peut avoir l'air bizarre c'est qu'il est en fait mal adapté à la vie moderne. On sait aujourd'hui que nos ancêtres étaient des sortes de grands singes qui vivaient quelquepart en Afrique. Durant des millions d'années, ils ont évolué vers l'espèce *homo sapiens*, en développant des adaptations en fonction des conditions de l'époque. Mais, je te le demande un peu, qu'est ce que ces chaudes savanes et forêts tropicales africaines, avec leurs fauves, serpents, grands arbres, singes charpenteurs, nuits étoilées, qu'est-ce que ça peut avoir en commun avec nos champs, nos villes, lampadaires, voitures, ordinateurs, super-marchés ?

– Je ne sais pas, dis-je. D’ailleurs, on ne sait pas grand-chose de l’Afrique durant les temps préhistoriques, et encore moins de la façon de vivre des peuplades primitives qui y habitaient.

– Comment ça, pas grand-chose ? Il suffit d’y aller, et même aujourd’hui, on en a un avant-goût ! Crois-tu que les conditions d’alors étaient si différentes que celles des tribus pygmées, ou encore celles des bandes de bonobos ?

– C’est-à-dire que... eh bien, tu vois, récemment, je me suis pris de passion pour l’archéologie. Et j’ai appris que même dans les meilleurs cas, où les vestiges sont parfaitement préservés, il est extrêmement difficile de deviner l’histoire d’un peuple ou de comprendre sa culture, même pour des choses si basiques que les coutumes alimentaires ou vestimentaires. On peut proposer des schémas, mais très souvent de nouveaux indices ne collent pas et obligent les chercheurs à les réviser complètement.

– Ah, tu es un sceptique pur et dur, toi. Mais il en faut bien, des sceptiques, et des sceptiques courageux, ajouterais-je, qui

osent critiquer les fanatique religieux, par exemple, ceux qui prétendent que Dieu a créé le monde en sept jours pour le mettre à disposition de l'homme !

– C'est juste une croyance comme une autre. Je critique tout autant ceux qui prétendent savoir que le monde n'a pas été créé en sept jours.

Malgré la tournure controversée qu'avait prise la discussion, Fillibert n'avait apparemment pas perdu sa bonne humeur, car il éclata de rire.

– Mais tu ne vas pas rester debout là alors que la tarte à la cerise t'attend. Viens t'asseoir et en manger un bon morceau, j'ai confiance que ça va te convaincre qu'elle existe vraiment, et que ce n'est pas juste une croyance comme une autre.

– Non, non, attends. Je crois que j'ai perdu le fil, et je suis du genre à vouloir bien comprendre les choses avant de les critiquer. Récapitulons : on parlait de nos rêves, puis de la complexité de l'univers et du paradoxe de l'esprit humain, et d'une certaine façon on en est venu à l'archéologie...

– Ah, mais c’est toi qui as tout embrouillé en parlant d’archéologie ! Je te taquine. En fait, c’est bien parce que ça nous permet de mettre les choses au clair. Tiens, regarde ce livre par exemple.

Fillibert s’approcha d’un recoin sombre et rouge de la bibliothèque et en sortit un petit livre.

– Cet auteur part du principe que nous ne sommes rien d’autre que des machines. Notre cerveau est comme un ordinateur qui a été programmé par l’évolution. Tiens, prenons un exemple : un petit programme qui dictait à un ancêtre « si tu vois une femme, essaie à tout prix de la baiser » donnait au porteur du programme plus de chances de se reproduire qu’un programme « si tu vois une femme, essaie de la fuir à tout prix », ainsi le deuxième programme ne s’est jamais propagé dans la population, c’est pourquoi, manque de pot, nous sommes condamnés à poursuivre les femmes.

– Mais il ne peut pas y avoir un programme pour chaque situation, ça en ferait beaucoup trop !

– Attends, je n’ai pas fini. En fait, c’est une idée assez controversée, justement à cause de l’argument que tu viens de donner. Mais selon cet auteur, il n’y a pas besoin de beaucoup de programmes ni de programmes très compliqués pour rendre compte de l’extrême complexité de nos comportements. Il donne des exemples détaillés de recherche scientifique avec des tiques, et fait aussi le parallèle avec des programmes informatiques très simples tels que les automates cellulaires, qui peuvent avoir des comportements très complexes. Mais prenons un autre exemple : un programme aussi simple que « essaie d’imiter ce que tu vois autour de toi », lorsqu’il est mis en pratique dans une population qui interagit tout le temps, peut avoir des résultats spectaculaires et complètement imprévisibles. Et c’est là qu’entre en scène la culture. La culture se construit à partir de l’expérience des autres et peut devenir extrêmement complexe, comme tu le constatais en archéologie. Mais la nature humaine, elle, se construit sur des échelles de temps beaucoup plus longues, et elle consiste en de petits programmes, ou « instincts » comme

le disent les biologistes, qui sont sujets à la sélection naturelle. Et nos instincts d'aujourd'hui sont essentiellement les mêmes qu'il y a cent mille ans.

– Alors ce serait les instincts qui, au fond, dirigeraient nos comportements. Mais comment les distinguer de l'acquis, des phénomènes liés à la culture ? A-t-on parvenu à isoler ces programmes ? Les codes d'instructions sont inscrits dans les gènes, n'est-ce pas ?

– Exactement ! Dans le cas des tiques, on a réussi à en isoler quelques-uns et à prouver qu'ils sont bien génétiques. Dans le cas de l'être humain, c'est plus compliqué. Mais rien ne nous empêche de spéculer.

– Oui, on peut spéculer, mais on n'a pas de preuves. D'ailleurs, c'est absurde. Nous sommes plus que des machines préprogrammées. On a aussi un esprit d'initiative, une capacité d'inventer sa propre manière d'être.

– Non, ça m'étonnerait beaucoup qu'on soit complètement libre. Tiens, voilà plus ou moins ce que tu proposes (il alla chercher un autre livre dans une section violette) : l'existentialisme de Sartre. Mais à mon avis, un

être qui serait complètement libre de remodeler sa vie et son comportement à volonté devrait être complètement dénué de sentiments. Les sentiments sont là pour nous guider, de manière générale vers ce qui est bon pour l'efficacité de notre survie ou reproduction – en tout cas dans les conditions où ils ont évolué. Un être dépourvu de sentiments et d'instincts serait vite exclu en faveur d'autres qui mènent une existence plus traditionnelle, plus humaine. Et un être qui essaierait de combattre ses instincts serait en conflit intérieur permanent. En plus, un rejet conscient est impossible, puisque la plupart de nos instincts sont inconscients.

– Moi, il me semble que ceux qui croient en ces théories le font parce que ça les arrange. C'est plus simple de considérer l'être humain comme une machine, comme ça on évite les questions morales et la responsabilité de ses actes. Sartre était plus honnête : il admettait notre angoisse face au libre arbitre et y faisait face.

– Sartre, honnête ? Pour moi, Sartre représente la malhonnêteté incarnée ! Quoique, je ne le lui reproche pas. On

a tous une bonne dose de malhonnêteté, afin de manipuler notre entourage, souvent sans même le savoir. Le programme « Si les autres sont disposés à t'admirer pour tes idées, fais ta propagande, quitte à te tromper toi-même » devrait avoir du succès. Je pense qu'il était commun parmi nos ancêtres hommes d'inventer des fables qui font plaisir aux jeunes filles, et de se convaincre soi-même qu'elles sont vraies pour se rendre encore plus convaincant. C'est sûrement quelque chose comme ça qui a motivé les discours de Sartre, ainsi que de Bouddha, Jésus, Freud, et bien d'autres encore.

– Alors, toi tu relègues les grands prophètes au rang de dragueurs sans scrupules ? Tes histoires simplistes de programmes et de comportements d'ancêtres ne tiennent pas debout. À mon avis, c'est toi qui te déçois toi-même.

– Ah bon ? Tant pis. Mais mon seul espoir, c'est que j'aie réussi à planter une graine.

– Planter un graine ?

– Un embryon de gnome, si tu préfères.



Un terrible effroi s'empara de moi lorsque je vis l'expression dans les yeux de Fillibert, qui semblaient animés d'une étrange lueur violette. Je pris conscience de la pénombre de cette maison et crus y sentir rôder des esprits machiavéliques. « C'est idiot », me dis-je, mais ma panique ne se calma pas. Je fus pris de vertige et essayai désespérément de dissimuler ma déconfiture en buvant une gorgée de jus d'orange et en hochant bêtement la tête. Fillibert continuait son discours ; je ne sais plus de quoi il s'agissait exactement, il me semble qu'il parlait d'une sorte de gène qui sautait d'esprit en esprit ; il me montrait un autre livre. J'entendis la voix de Sébastien appeler et m'y accrochai comme à une bouée de sauvetage.

– Excuse-moi, je vais aller voir ce que veut Sébastien.

– Ah oui, les mêmes. Ils sont si sages qu'on les avait presque oubliés.

Je courus vers la sortie. Sébastien avait fait caca dans sa couche, il avait soif et il était fatigué. Je pris tout cela comme prétexte pour rentrer chez moi en toute hâte.

– Mais tu n’as même pas goûté à la tarte, se plaignit Fillibert. Tu peux revenir demain si tu veux. On s’appelle ?

– D’accord, on s’appelle. Sébastien, tu dis au revoir à Maurice et Fillibert ?

Je me retrouvai sur le chemin du retour. J’empruntai un raccourci à travers le cimetière, à l’ombre des érables. Je croisai quelques passants et des enfants qui jouaient à cache-cache entre les tombes. Sébastien s’était endormi dans sa poussette, dommage, me dis-je, il allait falloir le réveiller pour lui changer sa couche. Sur une tombe en marbre blanc était gravée l’inscription : *Phillibert Perret, 1940-1999*, quelle coïncidence ! Une petite araignée entreprit de grimper de long du rebord de la tombe ; je l’écrasai machinalement du pied.

– Fais pas ça !

Je sursautai et me retournai brusquement. Un enfant tendait un bras accusateur vers moi.

– Après, les démons, ils te poursuivent !

Je restai figé sur place. Le gamin prit ses jambes à son cou. La terreur m’envahit, glaçant mes entrailles.

Comment raconter ces jours et ces nuits passés dans une angoisse telle que je ne dormais plus, je ne mangeais plus, je ne pouvais plus travailler ni soutenir une conversation sensée avec mes proches ? De souvenir, il ne m'en reste d'ailleurs que des bribes confuses. J'avais beau essayer sans relâche de me raisonner, de me répéter intérieurement que les démons ne pouvaient pas exister, qu'il s'agissait d'une pure fabrication de mon esprit, rien à faire : la nuit, je les sentais venir, ricaner, essayer de prendre possession de moi. Ma femme ne comprenait pas mon problème et je ne pouvais pas le lui révéler. Mon comportement devait être extrêmement bizarre car elle prit la démarche de contacter un psychothérapeute, que je refusai catégoriquement de voir. De quoi aurais-je l'air ? Je n'étais pas fou. Les démons me poursuivaient réellement, et mon âme fuyait, terrifiée, impuissante à les combattre. Je suffoquais, en quête désespérée d'une issue, et je fus sauvé grâce à une recherche sur Internet.

J'ai tout laissé : famille, amis, boulot, tout. Maintenant, mon âme est en paix. Les démons se sont enfuis et je sais qu'ultime-

ment, l'Ether triomphera. Je suis entouré par mes compagnons éthériques, et les Elus me guident vers l'accomplissement chiral de ma vie. Pour la mission dont j'ai été chargé, j'ai tout naturellement pensé à la maison de Fillibert et aux esprits que j'y avais entrevus.

## Lumière à l'envers



Une lumière qui s'éteint, a-t-elle jamais existé ?

Des lumières qui dansent, qui meurent et qui s'ignorent.

Une longue période sans lumière, c'est comme un clin d'oeil qui passe.

Des consciences révèlent un monde à l'existence.

Une civilisation invente le gnomon et illumine à l'envers tout un univers.

Une fantaisie fait même reculer l'obscurité infinie des univers impossibles.

## Le monde des triangles



Au commencement, il y avait une grande masse solide qui s'étendait d'horizon à horizon. Elle était composée d'une multitude de petits triangles accolés et pétrifiés.

Cela, donc, c'était avant l'arrivée des marteaux. Lorsqu'ils apparurent, en essaims innombrables, les marteaux chamboulèrent complètement l'ordre rigide des petits triangles.

Sous les coups des marteaux, la grande masse de triangles se fragmenta en pièces toujours plus petites. Tels des moutons ef-

frayés, les triangles s'efforçaient de s'agglutiner en troupeaux. Mais plus le groupe de triangles était grand, plus il avait de chances d'être cassé en mille morceaux par un coup de marteau égaré.

C'est ainsi que, dans cette soupe primordiale, un chaos de triangles et de marteaux, des formes éphémères apparurent : des carrés, des losanges, des trapèzes, des myriades de formes diverses, la plupart ne ressemblant à rien, toutes composées de petits triangles qui cherchaient à se rassembler.

Parfois, par pur hasard, les triangles formaient quelque chose qui ressemblait à un bouclier. Les boucliers résistaient bien aux coups de marteaux. Avec le temps, puisque les boucliers persistaient, ils se firent plus nombreux parmi les autres formes.

Il apparaissait aussi des formes qui ressemblaient à des jambes, qui fuyaient bien les coups de marteaux. D'autres ressemblaient plutôt à des bras et parvenaient à saisir les marteaux pour les dévier de leur course. Encore d'autres ressemblaient à des yeux, des nez et des oreilles, et pouvaient voir, sentir et entendre les marteaux arriver.



Toutes ces formes proliférèrent dans la soupe primordiale.

Quelquefois, un bras saisissait un bouclier, et cette combinaison avait encore plus de succès pour parer les marteaux que le bras tout seul. Ou bien, par exemple, des yeux se fixaient à des jambes. À force de collages et de martellements, d'assemblages et de démantèlements, tous les complexes imaginables étaient générés, les plus abondants étant ceux qui survivaient le plus longtemps aux coups incessants.

Il se produisit alors quelque chose d'extrêmement improbable, quasiment impossible. Mais les innombrables triangles et marteaux avaient une éternité pour interagir dans la soupe primordiale, et la plus remarquable des constructions fut formée par accident.

L'assemblage, que nous appellerons le petit-malin, n'avait en apparence rien de particulier. Aussi incongru que ses congénères, loin d'être le plus grand ni le plus complexe, le petit-malin était composé d'un oeil, deux bras, ainsi qu'un certain nombre d'accumulations de triangles aux formes bizarres pro-

éminent çà et là. Ce qui rendait le petit-malin si extraordinaire, c'est qu'il était doté d'un mécanisme automatique qui collectionnait les formes et les assemblait... mais pas n'importe comment ! Lorsqu'un oeil, un bras, ou un attroupement de triangles égarés passait par là, il l'attrapait et le mettait de côté ; lorsque tous les ingrédients étaient rassemblés, avec l'un de ses bras, le petit-malin saisissait un marteau pour donner quelques coups bien placés... Le résultat était un nouvel assemblage qui ressemblait comme deux gouttes d'eau au petit-malin lui-même, et surtout, qui avait la même tendance intrinsèque à se reproduire. Les copies du petit-malin créèrent elles-mêmes de nouvelles copies et eurent vite fait d'envahir complètement le monde des triangles.

Nous allons nous représenter l'ensemble des copies du petit-malin comme une entité propre. Il est convenable pour nous d'attribuer une identité aux malins, car le petit-malin n'allait pas rester longtemps seul. En effet, il arrivait souvent aux malins de produire des copies imparfaites, qui étaient en général vouées à disparaître, étant impres-

(ou trop lentes) à se reproduire. Mais, par les aléas du hasard, certaines copies imparfaites avaient un léger avantage sur leurs progéniteurs, donnant naissance à une nouvelle lignée de copies, donc à un nouveau malin avec qui il allait éventuellement falloir en découdre. Sur la durée, c'était « comme si » les malins essayaient sans cesse d'inventer de nouveaux outils de survie et de reproduction toujours plus efficaces. Ainsi, pour simplifier, nous irons même un peu plus loin dans notre personnalisation des malins : nous allons aussi leur attribuer des intentions. Leur devise : « tous les moyens sont bons » !

Le petit-malin avait remarqué depuis quelque temps que les yeux et les bras se faisaient rares. « J'ai faim ! » s'étonna-t-il. Il était effaré de constater à quel point certains de ses fils avaient de la réussite. Le blindé, par exemple, qui se dotait d'un bouclier, résistait mieux aux coups de marteaux. « Il m'a dépassé ! » remarqua le petit-malin, jusqu'au jour où les boucliers se firent rares, ce qui freina la croissance du blindé. Et le briseur, quel genre de fils était-il, qui avait pour habitude de détruire à coups de mar-

teau tout autre malin qu'il rencontrait. « Arrête cela ! » commanda le petit-malin au briseur qui sans vergogne s'attaquait à lui. Mais le briseur n'avait cure de ce que les autres pouvaient bien penser. Il se vantait même de son astuce : « Eh oui, haha, le démantèlement d'un autre malin non seulement me fournit de la nourriture, mais aussi élimine un concurrent, ainsi que tous ses descendants potentiels ». Ce que le briseur n'avait pas prévu, c'est qu'un beau jour, il domina la population de malins ; et comme il ne savait pas distinguer un malin d'un autre, il commença à s'attaquer à lui-même ! S'apercevant de cela, le briseur alla voir le blindé. « Et si on s'associait ? » lui proposa-t-il, « on pourrait chacun profiter des avantages procurés par l'autre ». L'association alla si loin qu'elle résulta en la création d'un nouveau malin, constitué d'un briseur et un blindé qui ont fusionné. Un autre malin, le fuyeur, s'était doté de jambes pour se dérober à l'assaut des flottilles de briseurs-blindés. Les briseurs-blindés contrecarrèrent en développant des jambes et des bras supplémentaires.

« Tout cela me paraît bien futile » déplora le petit-malin en voyant ses rejets engagés dans cette poursuite effrénée. « Il vaut mieux, comme moi, rester modeste, même si j'en bave pas mal », se disait-t-il, peut-être pour se consoler, car ses copies se trouvaient bien démunies lorsque les briseurs-blindés-doubleturbo venaient les coincer et leur faire la peau. « Tous ces ustensiles, en fait, sont des encombrements : ils freinent la croissance. Mais tiens, au fait, quand j'y pense... j'ai peut-être une idée. »

Ainsi naquit le premier malin-forgeron. À la naissance, le forgeron était minuscule, nu et vulnérable ; mais il n'était pas sans ressources. Au lieu de recopier tous les accessoires en même temps que le malin lui-même, le forgeron ne recopiait que le savoir-faire. « Il me faut une carapace », se disait le forgeron-tortue, et hop, à force de labeur, à l'aide de marteaux et d'enclumes, il se la construisait. Il n'y avait pas de limites à ce qui pouvait être inventé : des pieux, des filets, des tentacules... et même des moteurs de propulsion, des détecteurs de marteaux, des grenades fumigènes...

Du moment où on pouvait tout se construire soi-même et à volonté, il n'y avait plus de raison de se priver. Les malins-forgerons se munirent petit à petit de véhicules de plus en plus perfectionnés : ils prirent des allures de plus en plus formidables. Et de plus en plus, les marteaux, outils de construction indispensables, prirent de la valeur. Les forgerons se spécialisèrent donc dans le rassemblement et le stockage de marteaux. « Laissez-moi brouter tranquillement mes marteaux, j'en ai besoin pour mes défenses », se plaignit une sorte de tortue à six pattes, mais le ptérolobyte à dents de sabres ne voulut rien entendre. Son attaque fulgurante au ventre déchira les entrepôts de marteaux de la tortue : « Et moi, j'ai besoin de tes marteaux pour mes instruments de combat ».

Vous l'aurez compris, le monde des triangles était devenu un champ de bataille impitoyable. De cette compétition farouche pour les marteaux, seuls survivaient les malins qui adoptaient une doctrine sans merci : si l'occasion se présentait d'augmenter son stock de marteaux sans trop de risques ou

d'efforts, il fallait la saisir sans hésitation. Un malin bien adapté à ce genre de conditions était la gloutonne : elle avait développé une énorme gueule pour avaler d'autres organismes et en récolter tous les marteaux en les faisant passer dans un tube digestif, pour finalement rejeter la matière inutile sous la forme d'une masse inerte. Miam, miam, elle se régala, du moins tant qu'elle ne se faisait pas dévorer par une bête plus agressive ou plus grosse qu'elle.

La gloutonne aperçut un jour un pachiosaurodon et un arachnocraobide géant en train de s'entre-tuer. Quelle aubaine : « Plus qu'à les achever, et à moi le festin ! » Mais à peine avait-elle fini de manger qu'elle se retrouva face à une fractocolossissime à neuf queues. Elle évita de justesse le premier coup de masse d'arme qui alla fracasser un gros tas de triangles. Éblouie un instant par les éclats, la fractocolossissime rata aussi son deuxième coup et son troisième coup, si bien que la gloutonne parvint à la saisir à la gorge. Sa redoutable adversaire ne s'en trouva pas affaiblie pour autant : elle se débattit furieusement, mais la gloutonne tint bon. « Tant

que je la tiens, elle n'osera pas me frapper de peur de briser son propre encéphale ». Mais, horreur, la gloutonne aperçut du coin de son globe oculaire que c'est justement ce que la fractocolossissime s'apprêtait à faire, avec ses six queues à pointes restantes ! Sans réfléchir, elle sacrifia une grande quantité de marteaux pour se dépêtrer dans un sursaut : elle pouvait se le permettre grâce à son récent repas. Et vlan ! La fractocolossissime s'aséna un coup mortel à elle-même.

La gloutonne se gorgea de marteaux et grossit, ce qui lui permit de se mettre d'autres grosses bestioles sous la dent et de se fortifier encore plus. Elle devint si puissante qu'aucun autre organisme ne résista plus à ses assauts. Elle engloutit tout sur son passage. Les plus rapides, comme les lézard-lièvres, parvinrent à s'échapper dans un premier temps, mais tandis les marteaux se faisaient rares, ils souffrirent de la famine et s'affaiblirent.

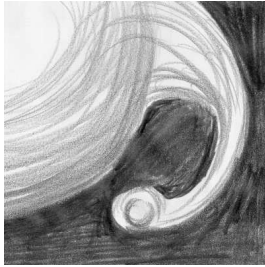
« C'est drôle, j'ai encore faim » se dit la gloutonne. En effet, elle était gonflée à bloc n'avait aucun besoin d'avaler davantage de marteaux, mais elle obéissait inexorablement



à l'appétit insatiable préprogrammé par d'innombrables générations d'ancêtres. Elle alla donc chasser de plus en plus loin pour déterrer les pauvres organismes décrépits qui se cachaient dans les recoins les plus reculés du monde des triangles. Derrière elle, la gloutonne ne laissait que ses déjections qui, en l'absence de marteaux, se regroupèrent pour former une grande masse solide de petits triangles qui s'étendait d'horizon à horizon.

Alors qu'elle en était à sa dernière bouchée après avoir traqué le dernier lézard-lièvre, la gloutonne ajouta les derniers marteaux à ses stocks sursaturés. « Je me sens un peu malade ». Elle alla faire une sieste. Ses organes internes avaient beaucoup de mal à contenir tous ces marteaux déchaînés. Un entrepôt de marteaux se brisa soudain et les marteaux ainsi libérés s'attaquèrent aux entrepôts voisins. Par une réaction en chaîne fulgurante, tous les marteaux s'échappèrent en même temps et la gloutonne éclata en mille morceaux.

## Une réunion cosmique



Ils étaient assis autour d'une grande table ronde. La plupart avaient l'air désespérés, certains tapotaient du pied, semblant ne pas très bien savoir ce qui les avait amenés là ni ce qu'ils allaient y faire. Cela chuchotait de toutes parts. Après un moment interminable, un grand personnage en noir se leva et prit la parole.

– Hem hem. Mesdames, messieurs, nous sommes là réunis pour établir notre rôle.

Étonnement général dans l'assistance.  
« Est-ce qu'on a un rôle ? », cria quelqu'un.

– C'est-à-dire, reprit l'homme en noir, qu'il faut bien que... euh... c'est-à-dire qu'il faut qu'on mette au clair la raison de notre

présence... de notre existence, je veux dire... ou plutôt, du moins, pour être plus concret, de notre présence ici. À cette réunion, je veux dire.

Silence. Puis brouhaha général. Une femme aux longs cheveux blonds se leva.

– Personnellement, mon esprit est un peu embrouillé, dit-elle. Mais ensemble, nous allons bien parvenir à nous souvenir pourquoi nous avons été convoqués, n'est-ce-pas ?

Nouveau silence. Quelqu'un murmura tout haut : « et qui nous a convoqués ! ». Rires nerveux.

– Enfin, s'exaspéra la femme blonde, il y a bien quelqu'un parmi nous qui a la tête claire ?

– Moi, il me semble avoir la tête claire, proclama un petit monsieur chauve au regard vif.

Tout le monde se tourna vers lui, le coeur battant. Il se leva et dit :

– Je ne sais pas plus que vous ce que nous faisons ici.

Eclats de voix dans l'assistance, que le petit bonhomme calma d'un geste.

– Pour la simple raison que j’ai l’impression que nous avons toujours été ici.

– Oui, c’est ça, intervint un gros individu en s’esclaffant comme un fou, nous sommes là depuis la nuit des temps !

– Du moins, reprit posément le petit monsieur, autant qu’on parvienne à s’en souvenir.

– Mais dites-moi, hurla presque le gros d’une voix stridente, en s’adressant à l’assistance, y a-t-il une jeune femme ici qui ne porte pas de sous-vêtements ?

Cette fois-ci, ce fut le tumulte complet. « Choquant ! », s’exclama une femme. Mais le gros homme attendait toujours une réponse, un demi-sourire au lèvres.

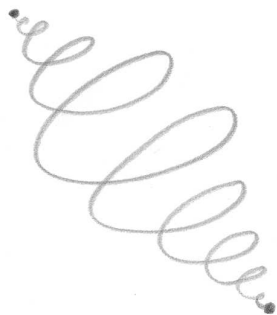
– Moi ! Entendit-on quelque-part.

C’était une jeune femme toute menue à la peau très pâle. Elle rougit, mais en même temps elle avait un regard intense, dur comme le fer, et très déterminé. Le gros obsédé fut le premier à réagir. Rapide comme l’éclair, il s’approcha de la jeune femme par derrière, enfila ses mains sous sa chemise et commença à lui caresser les seins. Les autres furent paralysés par le choc. Le spectacle était époustouflant : lorsque ses habits furent

arrachés, la jeune femme soupira d'exaltation comme si elle n'avait souhaité que ça toute sa vie. L'homme sortit son pénis et la pénétra d'abord lentement, puis avec des mouvements circulaires de plus en plus rapides, en brillant comme un morse et sans cesser de l'envelopper de son étreinte. La fille se consumait d'extase. Elle s'enflamma comme une torche, tandis que le gros homme commençait à se ratatiner.

On n'eut jamais l'occasion de parler de ce scandale public car tout le monde fut anéanti par l'explosion qui suivit, une supernova de type 1a. La naine blanche, enrichie du fluide de son compagnon, avait atteint la masse critique. Les réactions thermo-nucléaires libérèrent une quantité faramineuse de neutrons, qui furent en grande partie absorbés très vite par des noyaux pour former d'autres noyaux plus lourds comme le fer, l'or, le nickel, jusqu'à l'uranium et même au-delà. Ces nouveaux éléments furent propulsés par l'onde de choc aux quatre coins de la galaxie sous la forme d'un vaste nuage de gaz et de poussières.

## Histoire d'un grain de poussière



Forces, tensions, énergie cinétique et potentielle, états d'excitation, équivalence masse-énergie. Perché sur les lunettes d'une étudiante en physique, un grain de poussière assistait à l'exposé des concepts et principes fondamentaux de la matière.

Depuis toujours, le grain de poussière sentait confusément en lui un besoin insouvi, une aspiration à la libération, à l'unité.

L'hôtesse du grain de poussière rencontrait souvent un homme avec qui elle engageait de longues conversations. À chaque

fois, elle frémissait, transpirait, trépidait et soupirait. Un soir, finalement, il l'embrassa et la nervosité se dissipa. La jeune femme posa ses lunettes sur sa table de nuit. Voilà donc, constata le grain de poussière depuis son poste, comment, chez les humains, l'énergie potentielle se transforme en énergie cinétique.

Mais le grain de poussière n'était pas un humain, même pas un animal, même pas un être vivant. Il ne pouvait raisonnablement pas avoir les mêmes émotions, pulsions et désirs. Pourtant, tout comme la jeune femme, il frémissait, vibrait, s'agitait comme si, au fond de lui, un petit oiseau captif se jetait sans relâche contre les barreaux de sa cage. Que dois-je faire, s'interrogea-t-il, dois-je trouver un partenaire ?

Le grain de poussière se laissa emporter par un courant d'air et se retrouva parmi les siens, sur le dos d'un grand livre d'astronomie. Il essaya d'engager la conversation avec d'autres grains de poussière, sans résultat. Il s'accola aux autres mais cela ne lui procura aucun soulagement.

Il attendit là jusqu'à ce que quelqu'un le libère en consultant le livre. C'était une vieille femme ; le grain de poussière la reconnut. Les humains ont-ils une vie si courte ? La vieille tourna lentement les pages du livre et montra les planètes du système solaire à un petit enfant. Le grain de poussière suivit attentivement ses explications et reprit espoir : il existait manifestement des échelles de temps et d'espace bien plus vastes que les vies humaines. Avec de la patience, peut-être trouverait-il la paix intérieure.

Le grain de poussière fut aspiré à travers la fenêtre et emporté par le vent. Il voyagea au-dessus des villes et des champs, et fut déposé sur le flanc d'une montagne. Il resta là, tapi au fond d'une petite crevasse, à contempler le monde qui se transformait au passage des saisons. Des générations de forêts poussèrent, furent peuplées de toutes sortes de créatures, brûlèrent, repoussèrent. Des glaciers avancèrent, recouvrirent tout, se retirèrent. Le grain de poussière se conforma au rythme de la montagne. En-bas, des civilisations et des espèces apparaissaient et dispa-



raissaient, et la vie semblait n'avoir pas plus de solidité qu'un essaim de moucheron.

Le grain de poussière s'incrusta si profondément au sein de la montagne qu'il devint partie intégrante de la montagne. La montagne n'était pas éternelle : l'érosion eut raison d'elle. Sous forme de sels et de sable fin, elle s'écoula par torrents, rivières et fleuves pour se déverser dans l'océan.

La montagne, et le grain de poussière avec elle, se retrouva déposée au fond des abysses. Elle fut engloutie par la Terre, écrasée par une masse si gigantesque qu'elle fondit littéralement. Le grain de poussière et la planète Terre ne firent qu'un.

Là, au sein des feux et des flux primordiaux de la Terre, le grain de poussière se sentit plus vivant que jamais. Pourtant, la Terre elle-même grondait et parlait sans cesse d'une quête ultime, une source fondamentale, une sérénité perdue.

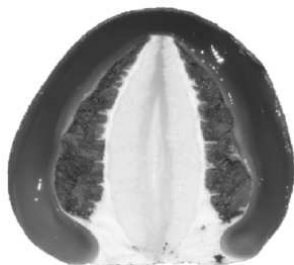
Le Soleil, devenu vieux et vacillant, balaya nonchalamment les planètes dans un dernier soubresaut. Parmi les poussières d'étoile, le grain de poussière entreprit un voyage interminable à travers la vaste ga-

laxie. Dans ce vide interstellaire, il connut un froid extrême qui le pétrifia dans un état de solitude totale.

Une force implacable captura le grain de poussière. Au centre d'une immense spirale, il aperçut ce vers quoi il était inexorablement entraîné : une masse plus noire que la nuit. Le grain de poussière fut pris de panique. Était-ce là son destin ultime ? L'anéantissement, la cessation d'existence pure et simple ?

Le grain de poussière se rapprocha de la surface du trou noir. Il gagna de la vitesse et perdit de la masse. Peu à peu, la tension qui l'avait animé se dissipa ; sa structure se disloqua ; il devint pur mouvement, pure lumière, pur repos. De l'extérieur, il était possible d'observer la chute du grain de poussière à l'instant où il rejoignit l'éternité ; mais le grain de poussière lui-même ne vécut jamais cet instant : il ne connut qu'un envol éternel vers la libération.

## La vie active d'un phallus puant



Ne vous laissez pas intimider par ce titre effronté ! Le phallus puant est un champignon, du nom latin *phallus impudicus*. Avant de raconter l'histoire de ce mystère de la nature, laissez-moi m'assurer que vous ayez bien saisi ce qu'est un champignon. Ce que vous voyez surgir du sol par temps de pluie, qu'on appelle communément « champignon », n'est que l'organe sexuel du champignon. Sa force sous-jacente, le mycélium, est invisible et étend sous terre ses filaments saprophytes. La morphologie alambiquée d'un champignon lui sert à accomplir son ambition majeure dans la vie : répandre

le plus grand nombre de spores le plus loin possible.

Mais revenons à notre phallus puant. C'est un champignon viril et fier, fier parce qu'il sait qu'il compte parmi les plus évolués du règne végétal. Dans notre cas de figure, deux spores ont germé sous un rosier. C'est un endroit douillet, se disent les jeunes mycéliums en s'entremêlant, pour notre petit nid.

Arrivée la saison des putréfactions, notre vigoureux champignon décide qu'il est temps : il produit une boule gélatineuse de laquelle pousse bientôt un phallus blanc coiffé d'un petit capuchon vert, qui, tout en se dressant vers le ciel, dégage une forte odeur de cadavre.

Mais qu'espère-t-il donc à empester ainsi ? Lorsque je vous aurai expliqué, vous admettrez avec moi que ce champignon a des mœurs des plus intelligentes. En effet, cette substance verdâtre en décomposition dont il est recouvert attire les mouches de très loin. Elles viennent donc s'en gaver, avalant du même coup les spores du phallus puant, qu'elles transportent à des kilomètres durant

leurs errances, et qui se retrouvent dans leurs excréments.

Le phallus puant s'emploie magnifiquement à cette stratégie : il se fait beau, se dresse haut, et sécrète son produit en quantités. C'est au moment de son apothéose que nous voyons se produire un événement des plus hilarants. Deux êtres humains, un couple d'amoureux, passent non loin de là. L'homme n'est pas très attentif. Il prend les mouches pour des abeilles, et n'a d'yeux que pour les superbes roses ; il entraîne donc tout naturellement sa compagne à venir en humer le parfum délicat...

## Fiche personnelle



**Nom :** Mermod, né de Danielle Bonis et Claude Mermod, issus de Renée Courtine, Michel Bonis, Gilberte Demierre et René Mermod, issus de Yvonne Pénot, Germain Bonis, Marguerite Lavergnat, Emile Courtine, Elsa Roux, Armand Demierre, Marie-Caroline Dorier et Constant Mermod, etc., descendants de l'espèce *homo sapiens*, descendants des premiers primates, descendants des premiers mammifères, descendants des premiers vertébrés, etc..

**Prénom :** Philippe.

**Date de naissance :** quatre milliards cinq cent vingt-cinq millions cent soixante-six mille deux cent quatre-vingt-deux virgule sept mille cent onze révolutions de la Terre autour du Soleil à compter de l'événement qui mena à la création de la Lune.

**Lieu de naissance :** maternité de Genève, Suisse, Europe, planète Terre, Système Solaire, Voie Lactée, Amas Local de Galaxies, Univers, etc..

**Origine :** big-bang.

**État civil :** union monogame à une femelle officiellement auprès ceux de la même espèce, deux petits.

**Profession :** expérimentateur.

## Le désir du hjortron



De ne pouvoir ni entendre ni parler, comme Hjördis, n'empêchait nullement d'appréhender l'univers. Bien au contraire : à treize ans, Hjördis percevait déjà des mystères dont la plupart ne soupçonnaient même pas l'existence.

Ce soir-là, elle revenait au village après avoir passé la journée à cueillir des hjortrons, ou mûres boréales. Lorsque Björgvin l'aperçut, elle dégageait une telle fraîcheur qu'il ne put s'empêcher de lui sourire. À son grand effarement, elle vint directement à sa rencontre, et commença à gesticuler en tout sens. Il assista malgré lui, timide et hébété,



au plus invraisemblable des récits.

« ... me suis réveillée, les premiers rayons de soleil s'étaient faufilés à travers les branchages pour me caresser doucement le front. Une forme insolite se découpait sur la lumière matinale : deux élans traversaient majestueusement mon jardin. D'après leur drôle de façon de remuer la queue, je sus tout de suite que c'était leur jour de fête. Les hjortrons étaient mûrs !

Je pris un seau et enfilai mes bottes à toute vitesse, pour partir à leur poursuite à travers la toundra. Parsemées de minuscules fleurs roses et blanches, les mousses embaumaient l'humus. Les élans se régalaient des hjortrons qu'ils trouvaient, mais de temps en temps, ils s'arrêtaient, secouaient vigoureusement la tête, et essayaient maladroitement de se frotter le museau avec leurs pattes avant. Je compris que les moustiques les opportunaient. Moi, ne craignant pas les moustiques, rien ne m'empêchait de continuer ma récolte.

Je jouissais de la fraîcheur de l'air et de la sérénité des lieux. Bizarre, tout de même, tous ces moustiques, pensai-je, et

plus j'avancais, plus il y en avait. En fait, les meilleurs coins à hjortrons étaient aussi les plus infestés de moustiques. Si je suis les moustiques, me dis-je, je trouverai peut-être encore plus de hjortrons. Et effectivement, j'en découvris ainsi d'encore plus beaux. Petit à petit, les fruits se faisaient de plus en plus nombreux et savoureux, tandis que je cheminai au milieu de formidables essaims de moustiques qui se montraient de plus en plus agressifs !

La piste mena à une clairière. Le marécage était infesté de moustiques énervés et pullulait de hjortrons étincelants. À moitié voilé derrière une brume blanche, au centre de la clairière, se dressait un vieux chêne au tronc noueux. Suspendues aux plus hautes branches dormaient de grosses chauve-souris.

Je m'approchai de l'arbre et tâtai sa vieille écorce racornie. Mais soudain, cela bougea sous ma main ! Ce que j'avais pris pour une branche se révéla être un gros serpent.

– Qui ose pénétrer mon royaume ? des-sina le vieux serpent du bout de la queue.

J'étais morte d'effroi, mais beaucoup trop fière pour le montrer.

– Je suis Hjördis Olafsdotter, répondis-je. Et toi, quel sorte de roi es-tu ? Le Seigneur du marais vaseux à la souche malade ?

Le serpent frissonna et tira la langue.

– Prends garde, il me suffit d'un ordre et tous mes soldats-moustiques sont sur toi ! Je suis le souverain du royaume des hjortrons. Tous les hjortrons de la forêt sont miens. Tu vas me rendre ce que tu as ramassé et me prêter serment d'allégeance.

– La forêt n'est la propriété de personne et chacun a le droit d'y cueillir ce que bon lui semble. Mais raconte-moi, Ô Mon Excellence du rhume des foins, comment tu réussis à te faire obéir de ces misérables parasites ?

– Ça c'est ma plus grande finesse ! J'ai promis aux moustiques qu'ils recevraient chacun son hjortron s'ils se mettaient à mon service. Depuis, ils se donnent toutes les peines du monde pour être promus capitaines, car alors ils reçoivent dix hjortrons. Ils protègent avec ferveur les hjortrons comme leurs biens les plus chers, et ne

laissent personne approcher mon royaume.

– Je suis bien parvenue jusqu’ici, en tout cas. Mais raconte-moi donc, Ô Mon Altesse des fesses qui puent, comment un vieux serpent desséché, qui n’arrive même plus à ramper à plus de deux mètres de son tronc d’arbre, parvient à subvenir à ses besoins ?

– Tu es bien curieuse, cher petite. Si tu attendais seulement le crépuscule, tu verrais les chauve-souris se gaver de moustiques. Mais lorsque le soleil est haut dans le ciel, elles sont si profondément endormies qu’il m’est facile d’en engloutir de temps en temps. Mais bien entendu, si l’occasion se présente de me régaler d’une sucrerie, je ne dis pas non.

L’énorme queue du serpent s’était enroulée autour de moi et commençait à me presser comme un citron. Je parvins à libérer un bras et à attraper mon couteau, que j’enfonçai à travers les écailles. Le serpent se tordit de douleur et ameuta son armée de moustiques. Dans ma fuite, je fus vite entourée d’effrayants essaims noirs. Avant que les moustiques ne m’attaquent, je pris une pleine poignée de hjortrons de mon seau et

déclarai :

– Chers moustiques ! Si vous êtes gentils, vous recevrez de beaux hjortrons dorés !

Les moustiques hésitèrent. Je lançai les hjortrons au loin, et ces idiots suivirent, et se disputèrent pour décider qui les posséderait.

– Ô Ma Majesté des boutons d'acné, dis-je au serpent furieux, sache que mon père est à la fois chasseur et bûcheron. Il sera probablement intéressé d'apprendre qu'il pousse ici un vieux chêne, et que le serpent qui l'habite fait fuir les élans.

Sur le chemin du retour, je réfléchis. Comment la nature a-t-elle prévu l'ordre des choses ? Je fus frappée par l'idée que les hjortrons, sans aucun doute, veulent être mangés par les élans. Pour quelle raison, sinon, auraient-ils besoin d'être si beaux et si savoureux ? Ils désirent être mangés pour que leurs graines, à travers les crottes d'élans, se répandent jusqu'à l'autre bout du pays. »

Hjördis était bien fière d'elle-même lorsqu'elle eût fini de raconter son aventure à Björgvin. Elle sourit et s'en fût. Björgvin resta sur place, pantois, le visage tout rouge

et un seau plein de hjortrons entre les mains. Il n'avait pas compris un seul mot de ce que Hjördis avait raconté avec ses gestes, mais il s'était en tout cas rendu compte d'une chose : elle était la plus ravissante créature au monde !

## Le mammouth



Tout en marchant, cinq hommes vêtus de peaux de chamois conversaient bruyamment. Pas besoin d'être discret pour approcher les mammouths : ces grosses bêtes placides ne craignaient aucun être vivant, surtout pas des espèces de primates à l'air maigrichon. Les chasseurs portaient chacun une grande lance de bois qu'ils utilisaient comme bâton de randonnée, dont la pointe dure et effilée les dépassait largement.

– Laisse tomber, Pépé, tu ne le retrouveras pas, ton trou. Tu as déjà de la peine à trouver ta bouche quand tu manges.

Cette remarque de Corne-de-rhino fit rire toute la troupe, et fit sourire Pépé à travers son épaisse barbe grise.

– En tout cas, rétorqua-t-il, ma femme ne se plaint pas de ce problème-là.

Les autres s’esclaffèrent de plus belle.

Mangepie s’arrêta soudain et leva une main.

– Attendez ! Écoutez !

Quelque chose bougea dans les fourrés. Corne-de-rhino, Pépé, et son fils Paprika brandirent leurs lances, tandis que Mangepie et son frère Farandole se baissèrent pour ramasser des cailloux, alertes et le coeur battant. Un petit homme aux bras musclés, lui aussi armé d’une lance, émergea tout souriant. Une boucle d’oreille le marquait comme membre de la tribu des Coucouss-rouges.

– Salut les gars ! Je suis content de vous avoir trouvés !

– Ah, c’est toi, Mèche, mon vieil ami, dit Pépé en lui administrant une grosse tape sur le dos. Alors, ta femme t’a libéré de tes corvées ?

– C’est que ça fait deux ans qu’on essaie d’avoir un enfant. Alors quand j’ai entendu que vous partiez à la chasse au mammouth, j’ai réussi à la convaincre que ça valait le



coup.

– Elle doit être désespérée pour te laisser partir, après la fois où tu étais revenu tout estropié et bredouille avec tes copains coucous-rouges.

Cela fit rougir Mèche, qui se sentit obligé de défendre l'honneur de sa tribu.

– C'était un vrai colosse, et infatigable, mais on en était presque venus à bout ! Après des jours et des nuits de harcèlement, il s'était écroulé, à notre merci... et on en aurait fait un bon festin si cet imbécile de Blancdoeuf n'avait pas essayé de couper ses testicules avant de le tuer...

Pépé connaissait déjà l'histoire : le mammoth s'était débattu et avait écrasé les jambes de Blancdoeuf, et cassé le bras de Mèche d'un coup de trompe en se relevant brusquement. Les chasseurs coucous-rouges avaient dû prendre soin de leurs blessés et laisser s'enfuir leur proie. Il considéra un moment son ami.

– Tu sais, d'habitude les Incisifs ne chassent pas avec les Coucous-rouges. Comme tu es un vieux copain, tu peux te joindre à nous, mais à une condition :

tu ne dois pas révéler notre technique aux Coucoux-rouges.

– Vous avez une technique spéciale ? J’ai entendu parler d’étrangers qui chassaient avec des torches... c’est ça ?

– On ne te révèle pas notre secret tant que tu n’as pas juré de ne pas le trahir.

– D’accord, je le jure.

– Sur tes testicules ?

– Je jure sur mes testicules (Mèche posa une main sur ses testicules). Alors, c’est quoi ?

– On va couvrir un trou avec des branches et essayer de rabattre le mammouth dans le trou.

– Mais il ne va pas vouloir y aller !

– Le truc, dit Mangepie, c’est qu’il verra pas le trou, il verra que les branches et il croira que dessous y a la terre ferme, et puis quand il s’avance dessus, crac !

– Ça marche ça ?

– Oui, dit Pépé, on a déjà eu un petit mammouth avec cette technique, et mon père avant moi avait pris au piège un rhinocéros. Le tout, c’est de trouver un trou approprié, pas trop loin du camp.

– Mais ça peut vraiment être si simple ?

Mangepie montra ses dents blanche avec un grand sourire.

– Eh oui, c'est bien pour ça qu'on garde le truc secret : comme ça, quand on invite les tribus voisines pour le festin, les autres nous prennent pour de grands chasseurs intrépides en voyant qu'on a eu un si gros mammouth en si peu de temps !

– Ouais, ça a l'air d'un bon plan ! Comme ça, pas de risque de se casser le bras !

Les chasseurs se remirent gaiement en marche. Ils longèrent un ruisseau vers l'est, traversèrent à gué, et montèrent en haut d'un talus. Pépé se sentait fier de voir son fils Papirika marcher pieds nu dans les ronces et les orties, sans se plaindre. Il avait presque quatorze ans, et si tout allait bien, cette chasse ferait de lui un homme.

– Ah, oui, je me rappelle l'endroit. J'avais cueilli des framboises dans ce bosquet, là-bas... ça devrait être juste derrière la colline.

Ils débouchèrent sur une petite vallée pierreuse au centre de laquelle coulait un autre ruisseau minuscule, parallèle au premier. Plus loin sur leur gauche poussait un

petit bois de chênes et de trembles.

Un barrissement se fit entendre au loin.

– La chance nous sourit ! C’est un mammoth adulte, probablement au passage du Levant. Et nous y sommes.

Pépé désigna une profonde crevasse en forme d’amande entre deux gros rochers, probablement creusée par le ruisseau au fil des années. L’eau coulait toujours au fond de la crevasse, qui à l’entrée et à la sortie laissait une ouverture pas plus large qu’une enjambée, tandis qu’au milieu, le trou était assez large pour engloutir un mammouth.

– Maintenant, il s’agit de faire vite. Nous allons d’abord placer de longues branches dans le sens de la largeur, et ensuite des branches plus petites en travers. À la fin, on couvrira le tout de feuillages.

Ils trouvèrent des petits arbres morts dans les bois, qu’il était facile d’arracher et qu’ils transportèrent entiers. La crevasse eut tôt fait de disparaître sous un tapis de branches et de feuilles si robuste qu’un homme pouvait sauter dessus sans risquer de passer au travers.

Les chasseurs prirent une pause pour souffler, boire et grignoter des racines et des

fraises des bois. Ils avaient entendu les barissements plusieurs fois, toujours dans la même direction.

– Allons-y, maintenant !

Pépé ramassa sa lance.

– Incisifs, à l’assaut !

Les autres crièrent en chœur : « Incisifs, à l’assaut ! », alors que Mèche criait tout seul : « Coucous-rouges, chargez ! ».

Ils partirent au pas de course, longeant le petit ruisseau vers l’est. Un peu plus loin, le ruisseau bifurquait sur la droite pour se joindre à l’autre ruisseau plus grand ; ils continuèrent sur la rive gauche. Lorsque le ruisseau bifurqua à nouveau, ils maintinrent leur direction vers l’est, sur un terrain aride. Après une demi-heure, ils purent distinguer sur leur gauche le sommet enneigé d’une petite montagne, et un peu plus loin une autre montagne. Entre les deux montagnes, une épaisse forêt s’étendait sur les flancs d’une gorge : le passage du Levant.

– Là-bas ! s’écria Mangepie.

Au pied de la montagne de gauche, une masse brune se déplaçait parmi les arbres. Même à cette distance, on pouvait distinguer

ses deux longues défenses recourbées, étincelantes au soleil de midi.

– C'est un gros mâle !

Les six chasseurs se précipitèrent en riant, brandissant leurs lances et poussant des cris de guerre. Le mammoth les regarda approcher d'un oeil curieux. Il était impressionnant : haut comme deux hommes, avec des pattes velues aussi épaisses que des troncs d'arbres. Paprika, qui se trouvait pour la première fois de sa vie face à un tel monstre, garda instinctivement ses distances ; mais les autres s'avancèrent sans craintes.

– Tu vois, lui expliqua son père, c'est comme je t'avais dit : les mammoths ne sont pas du tout farouches. Ils ne se fâchent que si on leur fait mal ou si on menace leurs petits.

Mangepie s'accrocha à la fourrure du géant et grimpa agilement sur son dos. Perché à cette hauteur vertigineuse, il hulula à gorge déployée lorsque le mammoth, étonné, fit quelques pas en avant.

– Maintenant, dit Pépé, il y a deux méthodes au choix : la carotte, ou le bâton. On va d'abord essayer la carotte, c'est moins

dangereux. Paprika, veux-tu bien monter en haut de ce noisetier, là-bas, et casser quelques branches ?

Paprika était bon grimpeur et n'eut aucune difficulté à faire comme son père lui avait dit. Ensuite, les chasseurs ramassèrent les belles branches verdoyantes, et allèrent les promener sous la trompe du mammoth, reculant au fur et à mesure que le mammoth avançait. De temps en temps, ils laissaient la grosse bête en manger une bouchée pour lui ouvrir l'appétit.

Mèche était estomaqué : le mammoth, tout content qu'on lui serve une nourriture de choix, avançait docilement. Lorsqu'ils atteignirent le ruisseau, pourtant, l'animal, semblant réaliser à quel point il s'était éloigné de sa route, fit mine de vouloir rebrousser chemin. Pépé lui piqua les fesse du bout de sa lance pour le remettre dans la bonne direction. Les chasseurs se placèrent derrière le mammoth et commencèrent à lui jeter des pierres. Lorsqu'il faisait un écart pour échapper à la pluie de cailloux, Corne-de-rhino lui infligeait un petit coup de lance sur le flanc pour le ramener vers le ruisseau. Cela éner-

vait un peu le mammoth qui essayait de chasser les petits importuns en secouant la tête. Mais bon gré mal gré, il avançait bien, et dans la bonne direction.

Arrivés à proximité du piège, les chasseurs devinrent plus agressifs. C'était le moment le plus dangereux : il fallait rendre le mammoth suffisamment furieux pour qu'il se précipite sans se rendre compte que le sol se dérobaît sous ses pattes. À quelques enjambées à peine de la trappe, les chasseurs commencèrent à le piquer de tous les côtés à la fois. L'animal tourna sur lui-même et essaya de charger, mais à chaque fois qu'un chasseur était à sa portée, un autre apparaissait et attirait son attention. Paprika avait voulu faire le lièvre et ainsi démontrer sa valeur, mais son père lui avait dit que son tour viendrait ; cette fois-ci, sa tâche serait d'observer. C'était à Farandole, jeune et lesté lui aussi mais pas sans expérience, que revenait cet honneur. Le choix du bon moment était crucial. Le mammoth devait être tourné vers le piège, bouillonnant de rage, prêt à charger aveuglément. Tout d'un coup, Pépé cria : « Maintenant ! ». Farandole s'élança



courageusement et planta sa lance dans le haut de la trompe du mammoth. Comme prévu, ce dernier poussa un rugissement et chargea le jeune homme de toute sa puissance. Pas d'autre choix pour Farandole que de détalier : il courut sur les branchages, et le mammoth courut après lui, mais son poids ne lui permit pas de traverser. L'énorme pachyderme fit une chute fracassante sous des hourras de victoire.

– Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? C'est déjà fini ?

Paprika avait encore de l'énergie à dépenser, et il restait quelques heures avant le crépuscule. Après avoir bien observé le mammoth au fond de sa crevasse, Pépé annonça :

– Il est bessé. Il crache du sang. Il ne reste plus qu'à rentrer chez nous et le laisser mourir. Nous reviendrons demain avec nos femmes et nos couteaux pour le dépecer.

Mangepie secoua la tête.

– Je ne le laisserai pas aux loups charognards. Je compte dormir ici et garder notre butin.

Paprika et Farandole décidèrent de rester également.

– D'accord, mais ne descendez pas au fond du trou, la bête est encore dangereuse. Rappelez-vous la pitoyable mésaventure de Mèche. Au fait, Mèche, quand tu arrives chez les Coucous-rouges, tu peux leur dire que toute la tribu est invitée demain soir pour le festin. Je vais moi-même me rendre chez les Queues-de-laine pour les inviter aussi. Corne-de-rhino peut rentrer chez les nôtres pour annoncer la nouvelle et raconter nos exploits.

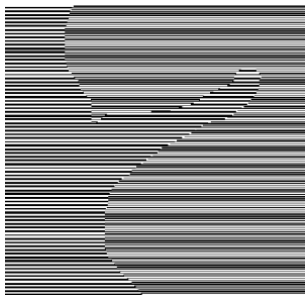
Après le départ de leurs aînés, Mangepie, Paprika et Farandole firent un concours qui consistait à sauter par-dessus la crevasse là où elle était moins large et augmenter progressivement la difficulté. Ils ne mangèrent presque rien : ils savaient que le festin qui les attendait méritait qu'on y vienne bien affamé, d'autant qu'ils auraient droit à des parts spéciales. Ils passèrent la plus grande partie de la soirée à contempler le mammoth agonisant et à se raconter des histoires sous les étoiles.

Le lendemain soir, les trois tribus étaient rassemblées : les Incisifs, triomphants, avec leurs colliers de dents polies ; les Coucous-

rouges avec leurs boucles d'oreilles d'os peint et leurs tatouages ; et les Queues-de-laine, femmes aux longues tresses noires et hommes chauves aux longues barbes tressées. Au-dessus d'un grand feu grillaient d'énormes morceaux de viande. Des musiciens jouaient sur des percussions de bois et d'os, des acrobates sautaient et marchaient sur les mains, des femmes se dandinaient les fesses, beaucoup parlaient, riaient et chantaient, et tous mangeaient leur plein de bonne viande de mammouth bien grasse. Les six chasseurs étaient assis en rond autour d'un grand plat d'honneur. Le sorcier du clan des Incisifs chanta un air mystérieux aux rythmes des tambours et tourna autour de la tête du mammouth placée au milieu d'un lit de fleurs. Il portait sur la tête la moitié supérieure d'un crâne de castor géant ; de ses bras et ses jambes pendaient de longues rangées cliquetantes de dents et d'ivoire poli ; et il brandissait une lance au bout de laquelle étaient empalés les testicules du mammouth. Sans arrêter ses incantations, il fit griller les testicules au-dessus des braises et les coupa en six parts égales, qu'il plaça devant cha-

cun des six héros. Les testicules de mam-mouth avaient le pouvoir de procurer aux hommes la fertilité et l'assurance de fils et de filles robustes et en bonne santé. Cette nuit-là, beaucoup de couples se formèrent et s'éclipsèrent sous les tentes ou dans les hautes herbes. En particulier, Pépé et Mèche allèrent retrouver leurs femmes dans l'es-poir d'un autre enfant ; et Paprika, Corne-de-rhino, Mangepie et Farandole disparurent tous les quatre à un moment donné, cha-cun avec l'une des filles les plus populaires tous clans réunis. Leurs chances d'engendrer de beaux enfants avaient considérablement augmenté, au contraire de l'infortuné mam-mouth, pour lequel elles étaient réduites à zéro.

## Gnomes



### Pfffrt

À quel âge avait-il pris conscience qu'un jour, fatalement, il allait mourir ? Il devait être jeune, un petit gnomon de six mois tout au plus. Pfffrt ne se souvenait pas quand c'était arrivé exactement, mais il se souvenait de l'immense appréhension qui l'avait envahi, et des nuits sans sommeil qui avaient suivi. Depuis ce jour-là, il y repensait sans cesse. Mais il prenait maintenant soin de bien dormir la nuit, car il savait que son esprit serait plus efficace s'il était reposé. Plus

efficace pour relever le défi, pour tirer profit de la courte vie qui lui était donnée, pour mettre la mort en échec.

## **Aoioa**

*Le temps et l'énergie*, pensa Aoioa. Voilà les deux quantités sacrées, qu'il ne fallait en aucun cas gaspiller. *Cela ne mène à rien de se promener dans ce parc aux rubis et ruminer sans cesse les mêmes pensées. Je tourne en rond.* Elle chercha quelque chose de mieux à faire. N'arrivant pas à se décider, elle continua sa promenade et ses réflexions.

## **Pfffrt**

Le seul conseil que Pfffrt avait jamais reçu de son père avait été « Observe, et apprends ». A l'âge d'un an et demi, il en avait eu assez de ses petites soeurs et de la vie familiale. Il s'en était allé découvrir le monde. Il avait travaillé un temps dans les mines de Ghzoor et avait fréquenté différentes tavernes avec ses compagnons. Les filles les plus sympathiques avaient préféré ceux qui savaient les faire rire, et il n'avait pas ce don-

là. Il avait conclu que ce genre de filles ne lui convenait pas : si par chance il obtenait leurs faveurs, cela ne durait pas, et si elles tombaient enceintes, le gnomon ne serait probablement pas de lui ; même s'il était de lui, il ne serait pas de la meilleure souche et ne grandirait pas dans des conditions optimales. Ce qu'il lui fallait, c'était une gnome fidèle et dévouée. Sensible et intelligente, si possible, quitte à tout investir pour la séduire.

## **Aoioa**

Le parc aux rubis était l'un des endroits les plus romantiques du royaume des gnomes. La grotte était parcourue de petits ruisseaux limpides dans lesquels tournoyaient des crevettes phosphorescentes ; la lumière des torches projetait les ombres des colonnes naturelles sur des murs où étaient incrustés d'innombrables rubis étincelants. La roche elle-même était taillée en bas-reliefs représentant toutes sortes d'animaux fabuleux. Devant une chute d'eau jaillissant de la gueule d'un énorme crocodile aux yeux de rubis, Aoioa aperçut un jeune gnome. As-

sis sur un banc de pierre, il semblait méditer, le regard perdu dans l'eau tourbillonnante. *Il ne serait pas assis là s'il n'était pas célibataire.*

Comme tous les gnomes, il portait une robe à manches longues et un chapeau pointu. Il avait aussi une barbe brune et des cheveux coupés à longueur d'épaule. Ce qui distingue les gnomes les uns des autres, c'est avant tout la façon de décorer leurs vêtements. Celui-ci avait choisi un motif de carreaux obliques, rouges et blancs pour sa robe et noirs et blancs pour son chapeau. *Simple, mais élégant. Ça me plaît bien.* La grand-mère d'Aoioa, avec toute la sagesse de ses huit ans, lui avait appris à interpréter les choix vestimentaires. Elle lui avait souvent enseigné qu'il fallait se méfier des gnomes aux motifs trop tarabiscotés. *Les carreaux sont penchés, pourtant... j'espère que ça ne traduit pas un esprit tordu.*

**Pfffrt**

*Je pourrais sculpter des formes, moi aussi. Inventer un nouvel art...* Les sculp-



tures du parc aux rubis stimulaient l'imagination de Pfffrt. Un mouvement attira son attention. Une jeune gnome, vêtue de soie bleue ou violette. Elle s'était arrêtée non loin de la cascade pour contempler un couple de dragons en train de se battre, ou peut-être de s'accoupler. *Elle a l'air d'apprécier.*

## **Aoioa**

*Il m'a vue.* Aoioa continua son examen et alla même jusqu'à caresser le cou d'un dragon comme si elle ignorait qu'on l'observait. La séduction, lui avait appris sa grand-mère, c'est comme la pêche : il faut tisser un grand filet, attraper le plus grand nombre de poissons possible, et choisir le plus beau. Elle répéta sa formule. *Je suis douce et attentive, et donc une bonne mère pour ses gnomons. Il faut aussi le convaincre de mes qualités exceptionnelles, dont ses gnomons pourraient hériter. Mais voilà qu'il m'appelle. Très bien. Voyons un peu de quoi il en retourne.*

## **Pfffrt**

- Tu veux bien venir t’asseoir avec moi ?
- Pardon ? C’est que...
- On pourrait discuter, faire connaissance ?
- Si tu veux...
- Pfffrt.
- Aoioa.

*Elle est timide. Le problème, c’est que c’est trop évident que je la drague. Ce serait plus facile dans une situation plus banale, où on pourrait prétendre juste discuter impunément et sans arrières-pensées.*

## **Aoioa**

*Laissons-le sentir la gêne et voyons comment il s’en sort. C’est lui qui a engagé la conversation : c’est à mon avantage car il est maintenant forcé de l’entretenir.*

- J’aime le bruit des chutes d’eau : ça me change des pioches des mines de Ghזור.
- Tu as travaillé dans les mines ?
- Oui, mais j’ai arrêté. Je trouve que c’est un travail trop grossier. Je voulais toujours en faire un peu plus, polir des colonnes ou fa-

çonner des plafonds, mais personne ne semblait apprécier. J'ai donc décidé de tout quitter et de devenir sculpteur. Je suis venu ici pour m'inspirer.

*Pas mal... il implique que malgré les rudes conditions des mines, il lui restait encore des ressources pour créer.*

– Ces sculptures d'animaux me font penser aux histoires que ma grand-mère me racontait lorsque j'étais petite avant d'aller me coucher. Cela donnait à mes rêves une allure fantastique.

- Moi, elles réveillent une musique dans ma tête. Ce crocodile, par exemple, me fait penser à un air de clarinette. Et ta voix, elle me fait aussi penser à de la musique.

*Est-ce qu'il est génial ou simplement chanceux ? Ma foi, je n'ai pas d'autre choix que de lui dire...*

## **Pfffrt**

Aoioa sourit et dit :

– Je suis musicienne.

– Vraiment ? Tu joues de la musique ?

– Je joue de la harpe, de la viole et du luth.

Je chante aussi, et je compose.

*Et elle dit ça nonchalamment, comme si jouer de la musique était aussi naturel que de parler ou marcher.* Chez les gnomes, seulement certaines familles privilégiées connaissent le vrai art de la musique et elles le gardent jalousement. Pfffrt s'apprêta à lui demander de lui chanter quelque chose mais Aoioa le devança. Sa voix s'éleva, claire comme du cristal :

Tisseuse de vie  
Tisseuse de mort  
La toile s'allonge du centre de la Terre

Lance ma sortie  
Fabrique mon sort  
La toile m'entoure maintenant,  
que faire ?

Les vapeurs chantent  
Les chaleurs dansent  
Les couleurs flambent sur les bords  
de la toile

Tu m'épouvantes

Tisseuse de chance  
Sais-tu fondre la force qui nous voile ?

Pfffrt ne parvint pas à déguiser son admiration. *Pas si timide que ça, après tout.*

– Je n’ai jamais entendu chanter de cette façon. Comment as-tu appris ?

– Je viens d’une famille où le chant et la musique se pratiquent par tradition. Mon frère est d’ailleurs un troubadour célèbre : tu as sûrement entendu parler de Wrmj Domopplir ?

## **Aoioa**

– Tu es vraiment la *soeur* de Wrmj Domopplir ?

– Puisque je te le dis.

*Je le tiens. Il est sidéré. Il me veut. Maintenant il s’agit de le ferrer. Il faut qu’il croie que c’est peine perdue, que je suis hors de sa portée ; mais en même temps, il faut lui donner des raisons d’espérer. Il sera forcé d’investir une grande quantité d’énergie pour me séduire, et à un moment donné, il ne pourra plus faire demi-tour. Entre-temps, je verrai*

*bien s'il vaut la peine.*

– Je... je n'ai pas la chance de venir d'une famille aussi distinguée. Mon père est ébéniste et ma mère coiffeuse. Ce sont des gens simples.

– Et tu sculptes quoi ?

– Eh bien, en fait, je débute. Je n'ai pas encore trouvé mon style.

*Honnête. Il me plaît de plus en plus.*

## **Pfffrt**

*Je n'ai aucune chance ! Mais l'enjeu est grand.* D'habitude, Pfffrt n'était pas très impressionné par les grands noms de familles, mais la qualité d'Aoioa lui semblait bien palpable.

– Excuse-moi, je dois y aller, dit Aoioa.

– Tu viens souvent te promener dans le parc aux rubis ?

– Parfois pour me ressourcer. Pfffrt.

– Aoioa.

*Aoioa s'éloigna. Dommage... pas moyen de la ramener ni de savoir comment la retrouver.*

## **Aoioa**

*Encore un peu plus... là... il n'espère plus... au dernier moment... Aoioa se retourna.*

– Au fait, j'y pense tout d'un coup : j'organise une petite fête chez moi vendredi soir. Quelques amis compositeurs vont venir jouer leurs dernières oeuvres. Tu peux venir, si tu veux.

– Vraiment ? Mais... tu sais, je n'y connais rien en musique...

– Alors c'est une bonne occasion pour découvrir cet art. C'est à toi de voir.

– D'accord. Tu habites où ?

– Grotte du girofle. Niveau trente-trois.

– Alors à vendredi.

– Pfffrt.

– Aoioa.

Aoioa se fondit dans l'ombre.

## **Pfffrt**

*Niveau trente-trois, j'y suis. Elle n'a pas dit à quelle heure sa fête commence. Dix-neuf heures quinze. C'est tôt. Mais j'y suis déjà, et je ne vais pas tourner en rond au-*

*tour de la propriété pendant une heure. Pfffrt* respira profondément, ajusta son lourd sac à dos, et s'avança courageusement.

Une porte en cuivre massif s'ouvrait sur la demeure de la famille Domopplir. Une musique s'en échappait : des violons. Après avoir franchi le palier, Pfffrt chemina le long d'un couloir et déboucha dans une grande pièce hexagonale éclairée par six somptueux lustres en argent. En face, sur une petite scène en surplomb, reposaient un piano à queue, une contrebasse et divers tambours ; sur le mur étaient accrochés d'autres instruments : des flûtes, violons, clarinettes, haut-bois, trompettes. Vers le centre de la salle, une gnome était assise à une table de verre et donnait à manger à un gnomon. Elle remarqua Pfffrt.

– Tu viens pour Aoioa, n'est-ce pas ?

– Oui. Pfffrt.

– Eouee. Je suis sa soeur. Elle est dans la petite salle de rythmique.

Eouee désigna une porte sur la droite. *C'est de là que provient la musique. Ça veut dire que je ne suis pas le premier. Allons-y. Le tout pour le tout !*



- Merci. Eouee.
- Pfffrt.

## **Aoioa**

*C'est lui ! Voilà qui va donner un peu de piment à la soirée.* Aoioa s'avança vers Pfffrt et lui chuchota à l'oreille.

– Pfffrt ! Installe-toi sur une chaise, et écoute : Bgvv au violon, et Qtxx au violoncelle, ils ont mis deux semaines à composer ce duo !

*Il faut le mettre à l'épreuve : vanter les qualités de ses concurrents. Tiens, il est tout en noir cette fois-ci.*

– Aoioa. Ce sont tes amis ?

– Oui, des frères jumeaux de la famille Frotreomp, l'une des plus renommées du royaume.

– Et les autres qui sont assis en face ?

– Uaaaoa Retrwereg, très bonne flûtiste et amie d'enfance, son ami Xpg Fjorrddis, et Grmml Pastrovzall, qui n'est autre que le cousin du prince Qwssz.

– Le neveu du roi ? Tu rigoles ?

– Non, c'est bien ça, je le connais à tra-

vers mes cours de chant.

## **Pfffrt**

*Le neveu du roi. Il s'intéresse aussi à Aoioa ? Et ces deux-là qui jouent ? Ils jouent bien, mais leur oeuvre me paraît longue et compliquée. Ils ont tous des robes aux couleurs vives, orange, rouge, jaune. Des motifs flamboyants et tournoyants. Et Grmml a collé des paillettes sur son chapeau, je trouve ça un peu exagéré. Aoioa, simple comme la dernière fois, soie verte. En levant le regard de son violoncelle, Qtxx remarqua le nouveau venu, fronça brièvement les sourcils et se remit à sa musique. Je ne suis pas vraiment le bienvenu.*

## **Aoioa**

Les musiciens jouèrent enfin la note finale et rangèrent leurs instruments sous les applaudissements. Grmml s'avança vers Pfffrt et lui tendit la main.

– Voilà le fameux sculpteur dont Aoioa nous a parlé.

– Pfffrt, enchanté.

– Grmmll. Comment avez-vous trouvé la musique ?

– À vrai dire, je n'ai pas trop compris. C'était plein de tournures inhabituelles ; trop élaboré pour moi qui ne suis pas éduqué en musique.

*Il ose user de son style direct même avec Grmmll. Je devine que toutes ses paroles s'adressent en réalité à moi. Il se fiche de ce qu'ils peuvent bien penser. Ça promet vraiment d'être intéressant.* Grmmll gloussa un rire.

– Oui, en tant qu'artistes, nous croyons souvent que pour impressionner il faut créer quelque chose d'incompréhensible, quitte à parfois sacrifier le plaisir des auditeurs. Pourtant, je pense avoir décelé la structure de cette oeuvre : ils ont incorporé une spirale à trois temps et demi dans le second mouvement afin d'en dégager leur thème. C'est habilement réalisé, mais somme toute assez classique.

A ces mots, les frères Frotreomp se rapprochèrent.

– La spirale était double.

– Comme les oreilles.

– La musique est douce à l’oreille de ceux qui savent écouter.

– Et alors d’emblée l’on s’extasie.

– Qtxx.

– Bgvv.

– Pfffrt, enchanté. Ça avait l’air très novateur, en tout cas, même pour un novice comme moi.

– Novateur et alambiqué.

– Même dans le noir, l’on s’extasie.

– La prochaine fois, vous nous ferez une triple spirale alors, on s’extasiera encore plus ?

Cette dernière remarque de Grmmll laissa les jumeaux un instant sans voix. *Il s’en sort bien, mon petit nouveau. Voilà les autres qui débattent les spirales, ils ont l’air assez ridicules, et lui, patiemment, il reste en retrait.*

## **Pfffrt**

*Ils s’y connaissent vraiment ces types-là, mais ils n’ont pas l’air spécialement futés. Ils ne méritent pas Aoioa et elle doit le savoir. En tout cas, mieux vaut que je le croie. Tiens, voilà les autres qui s’approchent.*

– Uaaoao, et mon fiancé Xpg.

– Pfffrt. Vous avez aimé, vous ?

– Oh, mais c'est de la grande musique.

Bgvv et Qtxx sont de vrais artistes, au style inimitable.

– Et Aoioa m'a dit que tu jouais de la flûte ?

*Il faut que je me sorte de cette conversation creuse. Et Aoioa qui reste là à écouter et ne dit rien.*

– En effet, je joue dans l'orchestre du grand opéra.

*Il va falloir choisir le bon moment. Tout va dépendre de l'effet de surprise.*

– Dommage, je ne suis jamais allé à l'opéra.

C'est alors que Grmml intervint.

– L'opéra, mon cher, a été qualifié par mon oncle comme l'art suprême. Dans la dramatique s'expriment nos passions, dans l'intrigue se reflètent nos préoccupations de l'esprit, et dans la musique... la finesse de l'âme, tout bonnement ! Qu'en dites-vous ? Vous êtes sculpteur : j'estime infiniment cet art, d'ailleurs ma demeure est décorée de statues anciennes dans les douze métaux sacrés,

mais vous-même, pensez-vous qu'en matière de raffinement, la sculpture puisse égaler la musique ?

*Courage, c'est le moment ou jamais !*

– Eh bien, c'est à chacun de juger du raffinement d'une oeuvre : tout comme une sonate peut vous transporter, peut-être puis-je voir dans une simple forme taillée dans la roche une beauté cachée, non moins profonde. J'ose prétendre que certaines de mes créations sont capables d'émerveiller quiconque s'y intéresserait.

– Ah oui, cela m'intéresserait infiniment de pouvoir l'apprécier par moi-même.

## **Aoioa**

*Est-il vraiment si sûr de lui qu'il en a l'air ? Peut-être que Grmml a raison, après tout. Que ferais-je d'un inculte, un sculpteur à la manque ? Tout le monde regarde Pfffrt et attend une réplique. Mais ? Il s'adresse à moi !*

– Aoioa, je t'ai apporté un petit cadeau. Je trouve approprié de te le donner maintenant car cela calmera en même temps les préoc-

cupations de Grmml.

Pffirt alla fouiller dans son sac et en ressortit un gros objet arrondi emballé dans de la soie. Il reprit la parole.

– J’ai passé toute la semaine dans les profondeurs. La chanson que tu m’as chantée dans la parc aux rubis doit m’avoir touché... enfin, je suis descendu dans les entrailles de la Terre, si profondément que la chaleur fond la roche et les vapeurs irrespirables qui s’en échappent se transforment lentement en cristaux de couleurs livides et aux formes étranges... J’y ai cherché jour et nuit une base pour cette sculpture, pour toi.

Il offrit l’objet à Aoioa, qui s’empressa de le dévoiler. Il s’agissait d’un treillis, ou plutôt une lanterne vu la grosse bougie à l’intérieur. Elle était faite de cristal, un cristal vert pâle aux multiples nuances, d’un seul bloc, taillé comme une toile aux motifs géométriques simples intriqués les uns dans les autres. Vers le haut, le cristal faisait progressivement place à un métal blanc étincelant lui aussi taillé, de sorte à ce qu’il était difficile de dire lequel était incrusté dans lequel, et une chaîne faite du même métal était ac-

crochée au sommet. *Tisseuse de chance... je comprends. Que c'est beau !*

– Tu peux l'utiliser comme lanterne ou bien la suspendre au plafond de ta chambre, par exemple, reprit Pffrt.

– Oh oui, elle serait magnifique dans ma chambre.

– Ce n'est pas de l'art, c'est une simple lanterne ! s'exclama Grmml.

– Alors, selon toi, les choses utiles ne peuvent pas être belles ? s'enquit Aoioa.

– La beauté doit être pure, elle doit transcender le monde matériel.

– Pffrt, tu peux me la monter ? Ma chambre est par là. Excusez-moi, annonçat-elle aux autres invités, je reviens tout de suite, je veux juste voir comment ça rend.

Pffrt et Aoioa quittèrent la pièce ensemble sous les regards hargneux de Grmml, Bgvv et Qtxx.

## **Pffrt**

*Et me revoilà assis face à ce sacré crocodile aux yeux de rubis. Va-t-elle venir ? Elle a dit à l'aube. Elle peut encore avoir changé*



*d'avis. Ça me ficherait un sacré coup, après tout le mal que je me suis donné, depuis maintenant deux semaines. Pfffrt attendait que se confirme l'accomplissement majeur de sa vie. Il entendit une voix derrière lui. C'est elle.*

## **Aoioa**

*Il a choisi une robe blanche, comme moi. Qu'il est chou, assis sur son banc à m'attendre !*

– Bonjour Pfffrt.

– Aoioa.

Un petit silence. *Je vais m'asseoir près de lui.*

– Tu as deviné pourquoi je voulais te voir ici, en privé ?

– Je crois bien.

– On joue cartes sur table ?

– On joue cartes sur table.

– Cela fait longtemps que les autres me draguent, Bgvv et Qtxx avec leurs compositions, Grmml avec sa notoriété. Mais ils n'ont pas ce que je veux...

– Tu veux le dévouement et l'assurance

d'un gnome fidèle.

– C'est ça. Ton honnêteté, et... Bgvv et Qtxx ont mis certes beaucoup d'efforts dans leur musique, mais ils peuvent la réserver à n'importe quelle autre occasion, tandis que la lampe que tu m'as offerte...

– J'ai choisi d'acheter ta crédibilité en donnant une grande part de moi-même. J'ai jugé que tu en valais la peine. Tu es un gnome d'une rare qualité, je m'en rends bien compte lorsque je suis en ta présence.

– Et tu es un gnome de qualité toi aussi. Je comprends à quel point ta situation est critique : ayant investi tellement pour moi, il t'est difficile de revenir en arrière.

– Tandis que toi, tu peux facilement accepter les hommages d'un autre prétendant, sauf qu'il ne sera pas aussi bien que moi, et surtout il risquerait de te laisser tomber après la conception, te laissant à la seule charge des gnomons.

– Je trouve qu'on se comprend et on se complète très bien. Alors, on fait un deal ? Je te ferai de beaux gnomons, rien qu'avec toi, et en retour, tu resteras auprès de moi, m'aideras de toutes tes forces dans l'énorme

tâche qui est de les amener à maturité.

– Je suis prêt à nous construire une maison. Je taillerai une grotte entière et la comblerai de sculptures. J’ai même déjà pensé à la forme du plafond pour l’acoustique.

– Nous apprendrons à nos gnomons tout ce que savons et les guiderons aussi longtemps qu’il nous sera possible, vers une vie fertile, afin qu’à leur tour ils trouvent des partenaires dignes de nous faire des petits-gnomons.

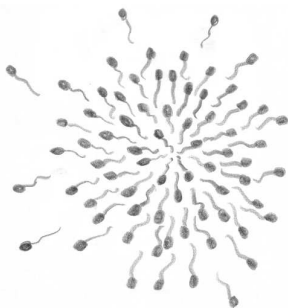
– Alors c’est d’accord. Il ne reste plus qu’à aller voir nos parents et leur présenter la chose.

– Bonne idée. Je suis sûre que les miens seront faciles à convaincre : depuis le temps qu’ils me pressent de trouver un mari, alors qu’ils ne peuvent pas supporter Grmmll.

– Et les miens seront ravis, et même surpris : ils n’auraient jamais crus se joindre à une famille aussi noble.

Le jeune couple se leva et sortit du parc aux rubis d’un pas décidé en se tenant par la main, sans même jeter un dernier regard aux merveilles qu’il laissa derrière lui.

## Je suis une tache de sperme



Salut ! Je suis un souvenir laissé par un homme qui vivait sur la Terre du temps où j'étais chaud et grouillant, bien confiné dans ses deux bourses secrètes. Je sais qu'il est mort car une partie de moi est restée en lui et pourrit avec lui au fond de la tombe.

Comment ai-je été créé ? Et pourquoi ? Même aujourd'hui, je ne le sais pas très bien. Je me souviens que j'avais une énorme envie de sortir et me répandre. Je rêvais d'un long tunnel de rubis dans lequel je me précipitais, en quête d'un merveilleux trésor.

Soudain, je sentis qu'il était temps. D'urgents signaux me remplirent de désir et de jubilation. Je jaillis dans une pulsion fantastique, m'écriant : « J'arrive ! »... m'étais-je montré trop impatient ? Tout ce que je trouvais là-dehors ne fut que froid et solitude. Je mouillai tout d'abord un drap, puis essayai de m'étaler tant que je pus, pour ne réussir qu'à salir un matelas. Finalement, je me deséchai.

Je contiens plus de cent mille milliards de milliards de molécules. Je suis composé de plus de quarante millions de spermatozoïdes, chacun contenant environ quarante mille gènes. Je me suis répandu dans le monde entier.

Une partie de moi reste sur le matelas comme une vieille relique. Le reste commença à se diffuser lorsque le drap fut lavé. Je me diluai dans une énorme quantité d'eau. Je fus en partie dissout par des bactéries. Je fus mangé par des bestioles. Des petits poissons mangèrent les bestioles. Des grands poissons mangèrent les petits poissons. Des oiseaux migrateurs et des humains mangèrent les poissons.

À la seconde même où tu lis mon histoire, un enfant en République Centre-Afrique marche dans une crotte d'oiseau qui contient un morceau du code qui produisait la protéine responsable de la nuance noisette de ses yeux. Je suis dans l'air, dans la terre, dans l'eau, dans le parfum des fleurs, dans la prochaine pomme que tu vas croquer. Là se trouve son petit doigt, ici son foie, ou son odeur lorsqu'il jouait au tennis. Je suis son corps, sa voix, et son esprit.